

## Proposition N°1

### MESSAGE de L'UNION FRANCAISE DES ASSOCIATIONS DE COMBATTANTS ET DE VICTIMES DE GUERRE (U.F.A.C.)

MESSAGE de l'UFAC du 11 NOVEMBRE 2021

*L'UFAC souhaite que ce message soit lu par une jeune fille ou un jeune garçon. Il convient que la lectrice ou le lecteur ait non seulement lu le texte auparavant, mais aussi qu'il lui ait été explicité. Il appartient donc à toute instance éducative ou associative contactant la future lectrice ou le futur lecteur, d'assurer cette information au travers, entre autres, de témoignages.*

La France célèbre aujourd'hui le 103<sup>e</sup> anniversaire de l'Armistice du 11 Novembre 1918 qui mettait fin à quatre années d'horribles souffrances vécues par les combattants des pays belligérants.

Les Monuments aux Morts de nos villes et de nos villages rappellent et gardent le souvenir de ces hommes tombés sur les champs de bataille.

La FRANCE victorieuse comptait :

1 400 000 morts

740 000 invalides

3 000 000 de blessés

des centaines de milliers de veuves et d'orphelins

Bilan très lourd reflétant l'ampleur des sacrifices consentis pour la Patrie et la Liberté, par nos soldats engagés dans ce conflit appelé la "Grande Guerre".

De cette Première Guerre mondiale, notre mémoire collective conserve le souvenir de ces millions de victimes.

En ce jour de commémoration, rendons hommage à tous ces soldats de Métropole, d'Outre-mer, des pays alliés, combattants de tous grades, qui ont fait preuve d'un courage exemplaire méritant notre reconnaissance. Beaucoup d'entre eux sont "Morts pour la France".

En cette journée de recueillement en hommage à tous les "Morts pour la France", ayons une pensée également pour nos soldats tués, ces derniers mois, en Opérations extérieures et inclinons-nous devant la douleur de leurs familles.

L'Union Française des Associations de Combattants et de Victimes de Guerre (UFAC) fidèle au souvenir de toutes celles et tous ceux victimes de toutes les guerres, invite la jeunesse à œuvrer pour un monde plus juste, plus solidaire, plus fraternel et en paix.

Vive la République !

Vive la France !

Source : [UFAC](#)

## Propositions N°2 et 3

Les deux textes qui suivent ont été écrits pour le 11 novembre 1968, pour le Figaro Littéraire, par différents écrivains ayant vécu l'Armistice du 11 novembre 1918.

Maurice Genevoix, La joie de se sentir vivant

Auteur de Ceux de 14 et de Raboliot

Je me trouvais ainsi, le 11 novembre, à 11 heures du matin, dans ma bourgade du val de Loire. Un grand besoin de solitude, de recueillement m'avait poussé vers les rives du fleuve...

C'était une admirable journée d'arrière-automne. L'air bleu caressait la rousseur des feuillages, l'eau bleue celle de leurs reflets. Quel calme ! Quelle sérénité ! Et c'est dans ce silence, dans cette limpidité lustrale que s'éveilla le vol des cloches, qu'il passa en planant au-dessus de la vallée. Mon cœur d'homme et de soldat, soulevé d'émotions bouleversantes à la poussée de souvenirs inépuisablement ranimés, n'en sentait que plus fort cette douceur de la saison, cette splendeur pure du ciel où planait le chant des cloches, de l'eau qui relançait leur vol. Les souvenirs affluaient toujours, et les visages, les visages, les visages, tous en moi dans un profond sursis instantanément reconnu : celui-là même qui montait dans nos veines, à chaque battement de notre sang, lorsqu'au soir d'un combat meurtrier nous nous laissions envahir par l'ivresse ardente de survivre. Cette fois, cette dernière fois, c'en était à jamais fini. Le dernier cessez-le-feu avait vraiment sonné la fin de la dernière bataille. À dater de cette heure qui passait, les hommes de mon pays — ou les autres — n'épuiseraient plus trop vite, comme au fil d'un sursis précaire, la joie de se sentir vivants.

Roland Dorgelès, Enfin, on ne tuerait plus...

Auteur en 1919 de *Les croix de bois*

Un jour de fête ? Un jour de triomphe ?

Non, je ne veux pas mentir. Pour moi, comme pour des millions d'autres, ce 11 novembre fut avant tout un jour de soulagement. Si l'on avait pu, ce matin-là, ouvrir d'un coup de scalpel les cœurs qui battaient à se rompre, c'est un grand « ouf » ! qui en aurait jailli.

Enfin, on ne tuerait plus ! Enfin, on ne mourrait plus ! Enfin, il y aurait un lendemain pour tous.

Sur le front comme à l'arrière, on savait que des pourparlers d'armistice étaient engagés, on précisait même que les hostilités cesseraient à onze heures, mais on avait été tant de fois déçu qu'on doutait encore. La grosse Bertha qui bombardait Paris n'allait-elle pas reprendre son tir ? Les avions à croix noire ne reviendraient-ils pas cette nuit ? Le pire était toujours à craindre.

Je me trouvais alors à Paris. Passé de l'infanterie dans l'aviation et grièvement blessé dans une chute d'avion, je venais d'être affecté à l'inspection des Écoles de l'air... De l'autre côté du boulevard Saint-Germain les cicatrices encore fraîches d'éclats d'obus rappelaient le récent bombardement, et l'on pouvait se demander si ce serait le dernier. Nerveux, les passants consultaient leurs montres. Plus qu'une minute, et l'on saurait si l'ennemi déposait les armes. Plus que quelques secondes...

Enfin, à onze heures juste, une sirène a hurlé, une autre a répondu, puis toutes celles de la rive gauche, toutes celles de Paris. Les cloches, qui, depuis cinq ans, ne sonnaient que le glas se sont mises à carillonner, comme pour une noce ; les chauffeurs, qui guettaient le signal, crispés à leur volant, ont déclenché leurs avertisseurs emplissant l'air d'un tintamarre assourdissant. En un clin d'œil j'ai vu Paris devenir fou. Les gens s'embrassaient sans se connaître et couraient droit devant eux en brillant. D'autres surgissaient aux fenêtres, déployant des drapeaux et, des balcons jusqu'aux mansardes, toutes les façades ont pavoisé. Des cortèges se formaient, bras dessus, bras dessous, chantant La Marseillaise. Hommes et femmes, civils et soldats, riches et pauvres, castes mêlées.

Source : [Le Figaro littéraire](#)

Proposition N°4

Soldats écoutez donc

Soldats écoutez donc, écoutez le silence  
Plus aucun bruit d'obus, aucun bruit de canon  
Bientôt nous n'entendrons que le son du clairon  
Fêtant au champ d'honneur le jour de la délivrance.

Finis tous ces combats, finie cette violence  
Nous sortons de l'enfer, nous quittons son chaudron  
Nous allons prendre au quart le vin du vigneron  
Pour fêter la victoire et les enfants de France.

Trop de nos compagnons ont vu leur sang couler  
Trop de femmes ont dû voir leur futur s'écrouler  
Trop long fût le chemin de notre sacrifice.

Soldats écoutez donc, écoutez le silence  
Priez pour les enfants qui sont morts pour la France  
Il faudra que ce jour vous fêtiez l'armistice.

Source : [Auteur inconnu](#)

Proposition N°5

L'inoubliable

11 novembre 1918

C'est l'heure. Un lourd silence étalé sur la plaine.  
Des hommes dans un trou attendent, l'arme au poing.  
L'armistice, la fin ? — Ces gars y croient à peine,  
L'avenir et la paix leur paraissent trop loin.

On ne se battra plus ? Quatre longues années  
Peuvent-elles finir en un jour, sans effort ?  
La guerre écrase encor leur vie emprisonnée  
Quand le destin fait grâce et repousse la mort.

Mais des clairons là-bas sonnent... c'est la retraite !  
Des cloches ?... C'est le bourg à peine délivré.  
Une angoisse inconnue fait se courber les têtes,  
Les cœurs sont trop petits pour cet instant sacré.

Des larmes ont brillé sous toutes les paupières,  
La joie et la douleur se tiennent par la main.  
Ces larmes, je le jure, ont été les premières,  
Et coulaient du désir dont l'esprit était plein.

Tu te croyais un homme et voilà que tu pleures,  
Lazare inconscient tiré d'entre les morts.  
Cette heure soit bénie entre toutes les heures  
Qui a brisé la guerre et vu frémir les forts.

Sais-tu, clairon, ce que tu sonnes ? C'est la vie,  
C'est l'espoir éveillant la triste humanité.  
Frères, embrassez-vous, car la guerre est finie,  
Paix sur la terre à ceux de bonne volonté.

Source : Henry-Jacques, [La Symphonie héroïque](#), Les Belles Lettres, 1921

Proposition N°6

Victor Hugo (1802–1885), Hymne, *Les Chants du crépuscule* (1835)

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie  
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.  
Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau.  
Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère,  
Et, comme ferait une mère,  
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau !  
Gloire à notre France éternelle !  
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !  
Aux martyrs ! Aux vaillants ! Aux forts !  
À ceux qu'enflamme leur exemple,  
Qui veulent place dans le temple,  
Et qui mourront comme ils sont morts !

...

Ainsi, quand de tels morts sont couchés dans la tombe,  
En vain l'oubli, nuit sombre où va tout ce qui tombe,  
Passe sur leur sépulcre où nous nous inclinons ;  
Chaque jour, pour eux seuls se levant plus fidèle,  
La gloire, aube toujours nouvelle,  
Fait luire leur mémoire et redore leurs noms !  
Gloire à notre France éternelle !  
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !  
Aux martyrs ! aux vaillants ! aux forts !  
A ceux qu'enflamme leur exemple,  
Qui veulent place dans le temple,  
Et qui mourront comme ils sont morts !

ANNEXES

Maurice Genevoix, La joie de se sentir vivant

Auteur de Ceux de 14 et de Raboliot

Les deux textes qui suivent ont été écrits pour le 11 novembre 1968, pour le Figaro Littéraire, par différents écrivains ayant vécu l'Armistice du 11 novembre 1918.

Lorsque sonnèrent les cloches de l'armistice, je n'étais plus parmi mes camarades du front. Grand blessé, mutilé, réformé après de longs mois d'hôpital, j'avais repris du service « pour la durée de la guerre » dans les bureaux de la Fraternité franco-américaine. J'avais quitté la veille un Paris très anodinement bombardé. Je me trouvais ainsi, le 11 novembre, à 11 heures du matin, dans ma bourgade du val de Loire. Un grand besoin de solitude, de recueillement m'avait poussé vers les rives du fleuve. Et voici que j'y étais, dans la solitude même que j'avais appelée, au bord du courant frais, glissant et pur, dont j'avais tant rêvé « là-haut », en des jours où j'avais accepté de ne plus jamais le revoir.

C'était une admirable journée d'arrière-automne. L'air bleu caressait la rousseur des feuillages, l'eau bleue celle de leurs reflets. Quel calme ! Quelle sérénité ! Et c'est dans ce silence, dans cette limpidité lustrale que s'éveilla le vol des cloches, qu'il passa en planant au-dessus de la vallée. Mon cœur d'homme et de soldat, soulevé d'émotions bouleversantes à la poussée de souvenirs inépuisablement ranimés, n'en sentait que plus fort cette douceur de la saison, cette splendeur pure du ciel où planait le chant des cloches, de l'eau qui relançait leur vol. Les souvenirs affluaient toujours, et les visages, les visages, les visages, tous en moi dans un profond surgeon instantanément reconnu : celui-là même qui montait dans nos veines, à chaque battement de notre sang, lorsqu'au soir d'un combat meurtrier nous nous laissions envahir par l'ivresse ardente de survivre. Cette fois, cette dernière fois, c'en était à jamais fini. Le dernier cessez-le-feu avait vraiment sonné la fin de la dernière bataille. À dater de cette heure qui passait, les hommes de mon pays — ou les autres — n'épuiseraient plus trop vite, comme au fil d'un sursis précaire, la joie de se sentir vivants.

Je m'assis au pied d'un platane. J'évoquai notre départ cinquante-deux mois auparavant. Des cris ? Des chants ? Moins que ne le dit la légende. Les regards que nous échangeions révélaient autre chose que l'enthousiasme guerrier : une angoisse virilement refoulée, une résolution grave et dure.

Ces souffrances que nous pressentions, ces horreurs, ces massacres, nous savions à présent que leur réalité avait dépassé de bien loin tout ce que nous imaginions. Les cloches continuaient de sonner. Souvenirs, visages, camarades... Quel espoir nous avait soutenus ? Mais vous, les morts de toutes les heures, de tous les fronts, retrouvés de relève en relève, boueux, défaits, encore reconnaissables, comme pour rappeler aux survivants qu'ils étaient des condamnés ? Pour vous aussi, la lumière d'aujourd'hui ! Pour vous le chant joyeux des cloches ! Nous ne nous sommes jamais quittés. Nous sommes, nous resterons ensemble, tous ensemble : c'est la paix.

Roland Dorgelès, Enfin, on ne tuerait plus...

Auteur en 1919 de *Les croix de bois*

Un jour de fête ? Un jour de triomphe ?

Non, je ne veux pas mentir. Pour moi, comme pour des millions d'autres, ce 11 novembre fut avant tout un jour de soulagement. Si l'on avait pu, ce matin-là, ouvrir d'un coup de scalpel les cœurs qui battaient à se rompre, c'est un grand « ouf » ! qui en aurait jailli.

Enfin, on ne tuerait plus! Enfin, on ne mourrait plus! Enfin, il y aurait un lendemain pour tous.

Sur le front comme à l'arrière, on savait que des pourparlers d'armistice étaient engagés, on précisait même que les hostilités cesseraient à onze heures, mais on avait été tant de fois déçu qu'on doutait encore. La grosse Bertha qui bombardait Paris n'allait-elle pas reprendre son tir ? Les avions à croix noire ne reviendraient-ils pas cette nuit ? Le pire était toujours à craindre.

Je me trouvais alors à Paris. Passé de l'infanterie dans l'aviation et grièvement blessé dans une chute d'avion, je venais d'être affecté à l'inspection des Écoles de l'air. Trop frémissant pour rester enfermé dans un bureau, je suis descendu sur la petite place Saint-Thomas-d'Aquin, où civils et soldats discutaient fiévreusement. De l'autre côté du boulevard Saint-Germain les cicatrices encore fraîches d'éclats d'obus rappelaient le récent bombardement, et l'on pouvait se demander si ce serait le dernier. Nerveux, les passants consultaient leurs montres. Plus qu'une minute, et l'on saurait si l'ennemi déposait les armes. Plus que quelques secondes...

Enfin, à onze heures juste, une sirène a hurlé, une autre a répondu, puis toutes celles de la rive gauche, toutes celles de Paris. Les cloches, qui, depuis cinq ans, ne sonnaient que le glas se sont mises à carillonner, comme pour une noce ; les chauffeurs, qui guettaient le signal, crispés à leur volant, ont déclenché leurs avertisseurs emplissant l'air d'un tintamarre assourdissant. En un clin d'œil j'ai vu Paris devenir fou. Les gens s'embrassaient sans se connaître et couraient droit devant eux en brillant. D'autres surgissaient aux fenêtres, déployant des drapeaux et, des balcons jusqu'aux mansardes, toutes les façades ont pavoisé. Des cortèges se formaient, bras dessus, bras dessous, chantant La Marseillaise. Hommes et femmes, civils et soldats, riches et pauvres, castes mêlées. Un inconnu -on ne sait qui, on ne sait où- a entonné un refrain :

Ah ! y fallait pas, y fallait pas... Qu'y aillent

et en quelques heures ce chant gouailleur, passé de bouche en bouche, a conquis tout Paris. La ville délivrée ne maudissait pas l'ennemi vaincu, elle le narguait :

Ah ! y fallait pas, y fallait pas... Qu'y aillent.

Ouvriers descendus des faubourgs, étudiants montés du quartier Latin se sont rués place de la Concorde où les canons allemands étaient exposés et ils les ont traînés sur les grands boulevards, chevauchés par des femmes échevelées qui envoyaient des poignées de baisers. La foule irrésistible entraînait tout dans sa marée, des Champs-Élysées à la République, puis son flot revenait, gonflé d'autres clameurs. On ne se lassait pas de hurler, de marcher, comme pour épuiser son bonheur.

Des blessés échappés de l'hôpital, enturbannés de pansements, étaient embrassés, portés en triomphe. « Profitez-en, mes pauvres gars. C'est la dernière fois... », grognais-je rageusement en fendant la cohue. Sans doute aurais-je dû, moi aussi, me souler de clameurs, mais, non, je ne pouvais pas. Cette allégresse me faisait mal. Place de l'Opéra, m'ouvrant un chemin à coups de coude, je braillais à plein gosier : « Vive les morts ! », et des filles que je bousculais me regardaient en riant, me prenant pour un fou. Eh bien, oui, je l'étais.

La nuit venue, lorsque les réverbères depuis longtemps en deuil ont rallumé leurs étoiles, j'ai souffert encore plus. « Mais non, camarades, ce n'est pas une fête, avais-je envie de crier, c'est le jour des morts ! » Au-dessus de cette foule en liesse, j'imaginai le cortège silencieux des disparus. Ces volontaires de 1914 que j'avais vus, drapeaux claquants, défiler sur ces mêmes boulevards, les écrivains de mon âge avec qui j'avais, non loin de là, partagé le dernier repas de paix et, plus encore, les copains tombés près de moi. Fernand Moitié, l'instituteur normand, qu'un shrapnell auréola de flammes et qui s'effondra sur moi la gorge ouverte ; Hubert Haro, le riche de la compagnie, s'élançant sous les balles pour relever un blessé et l'inondant de son sang ; le petit Blaise épaulant son mousqueton en s'écriant : « Je vais m'amuser », et s'abattant, touché à mort ; ce bon paysan de Questel projeté au ciel par un 105 et retombant en bouillie. Et ce grand sergent chargeant à la tête de sa section en criant : « Mon Dieu, protégez-moi ! » Vous ne l'avez pas entendu, Seigneur... Ni tous les vaillants tombés plus tard à Verdun : le lieutenant Dalleré, qui, pour épargner ses hommes, s'est exposé à un créneau repéré et a reçu une balle en plein front, Grandjean, le brave des braves, qui, plutôt que de lever les bras pour se rendre, s'est fait tuer sur place, le revolver au poing. Ces héros obscurs ne méritaient-ils pas autre chose que des chansons ?

Dans cette funèbre armée, j'ai reconnu ceux de la Marne à leurs pantalons rouges et ceux du Chemin des Dames à leurs capotes bleu horizon. Il y en avait, il y en avait... Douze cent mille, ou quinze cents, de quoi former cinq cents régiments de fantômes. Si un coup de clairon les avait appelés pour la revue suprême ils auraient défilé onze jours et onze nuits, revenants au terrible sourire, témoins aux orbites creuses, cages d'os d'où le cœur s'était envolé, et leur apparition aurait fait taire la foule, mais ils n'ont pu s'arracher à leurs tombes et l'on n'entend que le chant des vainqueurs.

Revenus vivants par miracle de ce qu'ils appelaient la « der des der » ces médaillés imberbes, ces barbus à chevrons, croyaient avoir tué la guerre. Ce n'est qu'un rêve, camarades. Elle est plus forte que nous, la garce et, tôt ou tard, nous la reverrons.

L'autre soir, je relisais une phrase notée au retour d'une attaque meurtrière : « Allons, il y aura toujours des guerres ! » Ce cri désespéré m'a poursuivi toute la journée. Rentré chez moi tard dans la nuit, il me parvenait encore, mêlé aux clameurs de la foule « Toujours des guerres... »

Alors brisé de fatigue et d'émotion je me suis jeté sur mon lit et j'ai plongé la tête dans l'oreiller. Je ne voulais plus penser, je ne voulais plus entendre. Seulement dormir. Rien que cela : dormir.

C'est l'heure. Un lourd silence étalé sur la plaine.  
Des hommes dans un trou attendent, l'arme au poing.  
L'armistice, la fin ? — Ces gars y croient à peine,  
L'avenir et la paix leur paraissent trop loin.

On ne se battrait plus ? Quatre longues années  
Peuvent-elles finir en un jour, sans effort ?  
La guerre écrase encor leur vie emprisonnée  
Quand le destin fait grâce et repousse la mort.

Mais des clairons là-bas sonnent... c'est la retraite !  
Des cloches ?... C'est le bourg à peine délivré.  
Une angoisse inconnue fait se courber les têtes,  
Les cœurs sont trop petits pour cet instant sacré.

Des larmes ont brillé sous toutes les paupières,  
La joie et la douleur se tiennent par la main.  
Ces larmes, je le jure, ont été les premières,  
Et coulaient du désir dont l'esprit était plein.

Tu te croyais un homme et voilà que tu pleures,  
Lazare inconscient tiré d'entre les morts.  
Cette heure soit bénie entre toutes les heures  
Qui a brisé la guerre et vu frémir les forts.

Sais-tu, clairon, ce que tu sonnes ? C'est la vie,  
C'est l'espoir éveillant la triste humanité.  
Frères, embrassez-vous, car la guerre est finie,  
Paix sur la terre à ceux de bonne volonté.

Avant de dépouiller la défroque de guerre,  
Nous irons vers nos morts semés comme le grain,  
Nos copains de douleur, nos compagnons, nos frères,  
Les pas chançards qui sont partis avant la fin.

Il ne faut pas surtout ceux-là qu'on les oublie :  
Tous, les gens de l'arrière et les gens de l'avant,  
Faites place en vous-même à ces pâles hosties,  
Ce sera toujours peu que d'y songer souvent.

Nous ? qu'importe ! Qui s'occupera de nous autres,  
Ces gibiers à canon que leur chance a sauvés ?  
Dans le monde oublieux de ses anciens apôtres  
Nous reprendrons sans bruit l'ouvrage inachevé.

La vie sera pour nous, peut-être, tutélaire.  
Nous n'en voulons qu'un peu de douceur et d'amour.  
Après avoir donné la justice à la terre,  
Nous la voulons à notre tour.  
L'adversité sur nous trouvera moins de prise ;  
Nous serons patients, forts de l'avoir été ;

Nous haïrons les sots, les mufles, la bêtise ;  
Nous haïrons surtout la guerre, sans pitié.

Mais, vieillis avant l'âge, une épaisse fatigue  
Nous posera longtemps sa griffe sur les reins.  
Puisse notre énergie depuis qu'on la prodigue  
Avoir assez d'élan pour nous remettre en train.

Car ce serait, mon Dieu, une peine infinie  
Que d'avoir tout donné sans avoir retenu  
Un peu de cette ardeur nécessaire à la vie  
Et de se sentir lâche auprès de l'inconnu.

Sonne, clairon, ce qui finit, ce qui commence ;  
Leur pensée rend pareils les vainqueurs aux vaincus.  
Clairon, sonne et tais-toi. Jusqu'à cette heure immense  
Nous voulons oublier que nous avons vécu.

Et demain, grâce au temps colporteur d'espérance,  
Nous n'aurons plus — si nous savons devenir vieux —  
Qu'un souvenir confus de la grande souffrance,  
Ce qui reste au matin d'un rêve ténébreux.

Morts pour la France !

Victor Hugo (1802–1885), Hymne, *Les Chants du crépuscule* (1835)

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie  
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.  
Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau.  
Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère,  
Et, comme ferait une mère,  
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau !

Gloire à notre France éternelle !  
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !  
Aux martyrs ! Aux vaillants ! Aux forts !  
À ceux qu'enflamme leur exemple,  
Qui veulent place dans le temple,  
Et qui mourront comme ils sont morts !

C'est pour ces morts, dont l'ombre est ici bienvenue,  
Que le haut Panthéon élève dans la nue,  
Au-dessus de Paris, la ville aux mille tours,  
La reine de nos Tyrs et de nos Babylones,  
Cette couronne de colonnes,  
Que le soleil levant redore tous les jours !

Gloire à notre France éternelle !  
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !  
Aux martyrs ! aux vaillants ! aux forts !

À ceux qu'enflamme leur exemple,  
Qui veulent place dans le temple,  
Et qui mourront comme ils sont morts !

Ainsi, quand de tels morts sont couchés dans la tombe,  
En vain l'oubli, nuit sombre où va tout ce qui tombe,  
Passe sur leur sépulcre où nous nous inclinons ;  
Chaque jour, pour eux seuls se levant plus fidèle,  
La gloire, aube toujours nouvelle,  
Fait luire leur mémoire et redore leurs noms !

Gloire à notre France éternelle !  
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !  
Aux martyrs ! aux vaillants ! aux forts !  
A ceux qu'enflamme leur exemple,  
Qui veulent place dans le temple,  
Et qui mourront comme ils sont morts !